

Mathilde Colo

Devant l'obstacle

Roman

Mathilde Colo

colowu@gmail.com

Lieu-dit Rey 3

06 73 51 52 47

32420 Sabaillan

Nombre de signes : env. 371 000

« Le secret est de jouer avec les chevaux mais de travailler sur vous-mêmes. »

Pat Parelli

Pour Unkado, Stipse, Dalva, Maniok, Ortolan

et Koliouchka

UN

Ally urina sur la languette. Sans surprise, un embryon de vie avait germé en elle. Son visage s'illumina, un large sourire s'y épanouit puis retomba. Un nouveau bébé. Un deuxième enfant. Si elle avait été quelqu'un d'autre, elle aurait sauté de joie. Mais elle se rappela qu'elle était elle, Ally Pollenne, seule dans ce lugubre appartement de la banlieue de Tarbes, attendant que Paul redescende de la montagne pour vivre quelques jours par mois une vie de famille qu'elle ne faisait, le reste du temps, que simuler.

Une fois le test remis dans sa boîte, Ally resta assise sur la cuvette, lourde malgré sa maigreur. Ses cuisses comme des boudins de pâte à modeler écrasés à la lunette en plastique refusaient de se décoller. Elle resta à contempler sa peau, si fine qu'elle pouvait suivre le trajet des veines au travers. Des marbrures rosacées en toile de fond et des ramifications bleues comme autant de chemins que sa vie aurait pu emprunter. Suivre Paul et accueillir leur premier enfant était ce qui avait le plus ressemblé à un choix de vie. Elle s'était en réalité laissée aller à laisser venir. Maintenant que le second frappait à la porte, Ally ressentait le poids de cette vie qu'elle subissait mollement.

Même une lunette en plastique peut être difficile à quitter quand la journée offre chaque jour le même paysage : une enfant de trois ans, Jane, et pas de travail. Il fallait tout de même se lever, effectuer tous les gestes que font tous les gens quand ils se

lèvent. Les dents, le café et s'habiller. Prendre l'apparence de quelqu'un qui a quelque chose à faire dans sa journée, et revêtir l'habit idoine. Un habit pour faire semblant, un habit qu'elle retirerait sitôt après avoir déposé Jane à la garderie, un habit qu'elle poserait à plat sur son lit et qu'elle ne remettrait que pour la sortie des classes, pour passer à la supérette acheter le dîner du soir et le fourrer dans le filet sous le siège de la poussette. Entre-temps, vêtue d'un jogging à l'élastique distendu et d'un vieux sweat de Paul pendouillant, elle rincerait une tasse à café, la remplirait un peu plus haut que la marque précédente pour ne pas voir les traces de saleté qu'elle laissait, par flemme d'un coup d'éponge. La tasse sous le nez pour que le fumet du café chaud masque l'odeur de canalisations persistante, elle slalomerait entre les jouets éparpillés et les tas de linge froissé, rejoindrait le canapé pour s'y étendre et rêver d'un ailleurs.

Une maison pour moi et mes enfants, voilà ce qu'il me faut, pensa Ally. Alors elle soupira comme on prend une inspiration, pour se donner du courage et marquer sa détermination. Et dans cet élan descendant, elle se releva. Ses cuisses quittèrent la lunette dans un bruit de suction. Elle tira sa culotte et son bas de jogging ensemble, et mal fagotée, elle sortit des vécés les épaules basses et manqua de trébucher sur Jane qui attendait en silence devant la porte.

Assise sur le carrelage glacé, pieds nus, les genoux rassemblés sous sa chemise de nuit, étirant le décalco d'une Blanche Neige explosée en milliers de lignes plastiques élimées, la petite tremblait, frigorifiée par le sol de cet appartement toujours froid même en été. Un frisson parcourut le dos d'Ally, pourquoi sa fille de trois ans et demi n'était-elle pas allée se rouler en boule sur le canapé comme chaque matin ? Pourquoi n'était-

elle pas au chaud sous le plaid avec ses trois doudous en attendant que sa mère l'appelle pour le déjeuner ?

Ally faillit crier qu'elles avaient une routine, solide, et qu'elle ne voyait pas pourquoi Jane chamboulait tout, comme ça, ce matin, justement ce matin. Un deuxième enfant, bien, très bien. Elle sortit les pots de confiture et les boissons instantanées en les envoyant valser sur la table et en claquant les portes des placards. Qu'est-ce que ça changerait après tout ? L'eau chaude éclaboussa ses doigts crispés à l'anse de la tasse. Le lait manqua de déborder. Elle vivait déjà dans cette prison qu'est la petite enfance, alors un de plus, hein ? Sa voix ne fut même pas tendre quand elle appela Jane à table.

Calmement, la petite prit le temps d'installer sa poupée en chiffon entre sa mère et elle : « C'est ma petite sœur, tu la fais manger maman ? » Parce qu'en plus, ils sont devins, les enfants !

Plus tard, Ally était assise sur son canapé, tenant à la main une grande tasse de café décaféiné – grossesse oblige. Transformant sa rêverie habituelle en attaque frontale, elle appela sa mère.

« Je n'attendrai pas les trois mois réglementaires pour t'annoncer ma grossesse, maman, parce que de toute façon je sais qu'il va venir cet enfant. »

Ally entendit Dominique renvoyer sa secrétaire : « Plus tard, plus tard ! » et imagina son geste de balayette. La porte en verre qui séparait le bureau de sa mère de l'open space du service communication de Market and Price se referma et un silence étouffant les mit instantanément sous cloche.

« Ma chérie, comme je suis heureuse !

– Pas moi, répondit Ally. Enfin si... mais je moisiss dans ce trou depuis trois ans...

– Presque quatre, dit Dominique. Tu étais enceinte de Jane quand vous vous êtes installés là.

Ally était exaspérée par sa mère qui prononçait « djène » comme « ça m'gène » alors que c'était « Jaaane », comme la « Caaane de Jeaanne ». Ce n'était pas faute de lui avoir répété qu'elle avait accepté l'orthographe américaine pour satisfaire sa passion pour les prénoms d'outre-atlantique, mais que Jane était française, avec un prénom français. Ally ravala son énervement. Ce combat-là était vain, Dominique avait toujours raison face à sa fille. Une boule gênait Ally, comme des glaires accumulées qui l'empêchaient de déglutir. Demander de l'aide à sa mère, elle savait que c'était remettre les pieds dans les relations qu'elle avait fuies il y a dix ans, pourtant elle s'y sentait irrésistiblement poussée, forcée, et elle savait qu'elle allait le faire. D'ailleurs Ally était assez lucide pour sentir à l'avance le plaisir de sa mère quand elle lui avouerait qu'elle ne s'en sortait pas sans elle. Paumée qu'elle était, là, avec un homme absent et ce deuxième enfant en route, elle n'avait finalement qu'une envie : s'avouer vaincue, laisser sa mère triompher, redevenir la petite fille écrasée.

Comme on tripote le bas de son pull en récitant un poème devant la classe, comme on se passe compulsivement la main dans les cheveux avant d'oser inviter un garçon à danser, Ally faisait tourner sa tasse sur la table basse en verre pour occuper ses doigts.

« Tu connais notre situation maman, même si ça s'améliore, un seul CDD ça ne suffit pas pour louer... »

– Il est au courant, Paul, pour le bébé ? coupa Dominique. »

À force de faire la toupie avec sa tasse, une rasade de déca gicla, formant une petite flaque jaunasse sur la vitre. Ally y plongea le bout de son index.

« Non. J'aimerais tellement lui annoncer un déménagement, une vraie maison pour Jane et le bébé. » Ally souriait et sa voix chantait à l'idée des enfants se roulant sur une pelouse toujours verte. Son doigt se mit à glisser dans le liquide et dessina un rectangle avec un toit. Puis son ton redevint suppliant : « Pour louer, maman, il me faut un garant, tu voudrais pas ? »

– Oh mais si, bien sûr ! dit Dominique. Mais pas dans votre trou au fin fond des Pyrénées ! Et puis tu te trouves un boulot ou une formation ! »

La tasse se renversa et le reste de café décaféiné noya la maisonnette. Le choc aigu de la porcelaine contre le plateau en verre cingla ses tympans et Ally posa son téléphone devant elle, se plaqua les deux mains sur les oreilles et cria :

« Tu ne comprendras donc jamais que je ne veux pas vivre en ville ? » Quand elle reprit le téléphone, elle entendit Dominique qui rétorquait sur son insupportable ton triomphant :

« Trente mètres carrés dans une semi-HLM de la banlieue de Tarbes, c'est pas vraiment la petite maison dans la prairie ma fille ! Pourquoi refuses-tu toujours ce qui vient de moi ? »

Ally se sentait en tort à présent. Si elle avait suivi les conseils de sa mère il y a quelques années, elle n'en serait peut-être pas là. Des larmes d'impuissance montèrent, elle avait envie de dire : « Je ferai tout ce que tu voudras maman mais ne me lâche pas. » Au lieu de cela, elle renifla et se mit à fouiller ses poches à la recherche d'un kleenex. Soudain Dominique s'écria : « Miriac ! Miriac ! » comme si elle venait de voir la terre ferme après des jours de dérive en pleine mer.

« Quoi Miriac ? »